

Pierre Dumayet, *La Vie est un village*, Verdier, 75 F.

Quatre-vingt dix pages d'un récit au montage serré, des formules imprévisibles qui traversent le ciel bleu de la fiction comme de petites tempêtes magnétiques, la douceur d'un micro-climat d'enfance retrouvée, une forte atmosphère de bonne humeur fantasque et ironique : le dernier roman de Pierre Dumayet est bourré d'ozone et d'ions négatifs, il vous referra une santé d'acier.

*La vie est un village* est un roman d'amour qui finit bien, c'est à dire qui ne finit pas. Bernard a la quarantaine ou même un peu plus. La première virgule de sa vie avait été, longtemps avant, le graffiti d'une antique nef des fous. L'histoire commence quand il tombe sur sa seconde virgule, un bateau dessiné par une petite fille, sur une falaise, avec un joli noeud dans les voiles : "Ces deux dessins devraient ponctuer sa vie, si sa vie était une phrase. Or sa vie est une phrase." Pour laisser à Bernard, et au lecteur, le temps de méditer, Pierre Dumayet donne son point de vue : "Fils de narrateur, narrateur moi-même, je comprends bien l'idée de Bernard, ponctuer sa vie (...) La mémoire est une différence d'âge, une différence maintenue par l'envie que nous avons de faire de notre vie une seule et longue phrase." L'histoire est partie dans la bonne direction (sinon dans le bon sens), on peut continuer. La petite fille a grandi. Maintenant, elle a peut-être dix-huit ou dix-neuf ans, et justement elle vit là, à quelques pas de son dessin, dans un café de campagne qui fait "dépôt de pain", entre une tante extrêmement inquiétante (formidable personnage, pétri de haine, dont la main gauche fabrique des "têtes" au fond de la poche) et un vieil époux insipide et maussade. Dans sa robe bleue, Aniline est belle, tendre, désirable, calme, toujours joyeuse : c'est un petit miracle de fraîcheur, une sorte d'arc-en-ciel. D'une transparence parfaite, elle sait instinctivement rendre aux choses leurs véritables couleurs. Comme elle a vraiment envie de vivre avec Bernard, et puisque Bernard est visiblement tombé amoureux, le narrateur tue très vite le vieux mari d'Aniline.

Le récit de Pierre Dumayet est traversé par un soupçon de *roman familial*, et fourmille implicitement de questions sans réponses, mais sans insister : c'est un *roman de l'affirmation*. Les questions les plus brûlantes s'arrêtent sur le bord des lèvres, par courtoisie, car les formules interrogatives ont quelque chose d'inconvenant : "ce ton qui monte vers la fin, si bien que la réponse a l'air d'une descente." Les personnages répondent donc à l'avance aux questions. Même chose pour le téléphone : il sonne quand on aimerait bien avoir au bout du fil quelqu'un dont on n'a pas le numéro. Il suffit de décrocher. N'y voyez pas le moindre mystère, même le narrateur n'y peut rien : c'est la vie qui est comme ça.

Apparemment, le contrat narratif est simple comme bonjour. Il y a le narrateur qui est l'auteur, c'est à dire Pierre Dumayet en personne; et il y a des personnages : certains sont inventés, d'autres viennent carrément de la vie réelle de Pierre Dumayet ("Moi le narrateur, je connais bien Freddy", etc.). L'auteur-narrateur intervient quand bon lui semble dans le récit et paraît d'autant plus à l'aise qu'il est seul à connaître le véritable ressort de l'action ("Imaginez : vous assistez à un match de football et vous ne voyez jamais le ballon. Vous devinez la puissance de l'arbitre.") Mais le narrateur a des rivaux pleins d'aplomb. L'enseignant, par exemple, n'hésite pas à lui couper la parole. Il y a aussi un "nous" et un "les autres", où le lecteur doit choisir son camp, sans trop savoir qui est le rêve de qui. Mais le rival le plus perfide du narrateur est une sorte de "on" qui profite de la moindre inadvertance pour entraîner le récit sur de fausses pistes. Le narrateur doit régulièrement reprendre les choses en main. Il a fort à faire car en 90 pages, l'histoire voit défiler plus de vingt personnages, dont la moitié au moins joue des

rôles importants, chacun suivant sa propre logique, avec au premier plan une demi-douzaine de focalisations qui se combinent : Bernard, Aniline, leur enfant, le narrateur, l'enseignant à la retraite et la tante. Mais le présent narratif s'accorde instinctivement à la magie de l'indirect libre, car une ombre bienveillante plane explicitement sur tout le récit : celle de Gustave Flaubert qui, depuis un siècle, notons-le, fait un retour remarqué à chaque fois que le genre romanesque tente quelque chose de neuf. Comme chez Flaubert, le sens est nulle part, et se signale partout, disséminé tranquillement dans le quotidien, parfois de la manière la plus inquiétante : "Pour se calmer, Bernard commande un café . Il sait qu'il prend un risque. Un jour, lui sera servi un café brûlant qui ne refroidira pas. Il faudra s'en aller, discrètement." Vous êtes-vous demandé comment le réel vous fera signe de prendre congé?

L'action se situe au début des années 1990, comme le prouve l'impact, d'ailleurs désastreux sur l'enseignant, des récentes campagnes Vichy, Evian, Vittel etc. : "Plus on met de l'eau dans mon vin, plus je le trouve fort. C'est la vigueur de l'eau que je ne supporte plus. La publicité m'en a convaincu : seul un athlète peut boire de l'eau pure. Or je ne suis pas un athlète, moi monsieur." L'enseignant n'est pourtant pas un gringalet. Malgré son grand âge (il prétend avoir connu Lyautey en Indochine!) il est même doué de pouvoirs appris au Tonkin dans sa jeunesse, témoin cette scène de résurrection : "La porte n'est pas fermée à clef. L'enseignant l'ouvre, deux chiens lui sautent à la gorge : il les étrangle. Le concierge sort, furieux. Ses bêtes se tordent lentement de douleur sur le trottoir... —Stop! Souriez! ordonne l'enseignant. Les chiens obeissent". C'est lui qui va piloter la Juva-quatre dans l'étonnant voyage qui occupe la deuxième moitié de l'histoire : le récit qui nous mène à travers la France profonde sur les chemins de l'exode (Gien, Vierzon, Bourges, Limoges), devient un véritable *roman de la route*, occasion d'histoires à tiroirs dans la meilleure tradition picaresque. C'est aussi un roman de formation, où le lecteur apprend à connaître autrement le réel, par exemple à travers ses odeurs : "Respirer n'est jamais lire. Respirons".

Il y a une forte dose de stupéfiant dans *La vie est un village* qui vous donnera sûrement quelques vertiges. Mais au fond, ce n'est peut-être que l'excès d'oxygène : l'air vif que vous respiriez il y a très longtemps. Ce paradis artificiel est aussi un vert Paradis : c'est un roman du temps retrouvé. Une spirale de douceur vous aspire et vous ramène de force à l'enfance : "... s'ils avaient cinq ans quand vous aviez cinq ans, les gens ont encore cinq ans". On a dit de ce récit qu'il avait le charme d'un collage surréaliste. C'est vrai, mais comme un collage en forme d'hologramme, qui aurait une sorte d'épaisseur semblable aux choses, et qui serait doué aussi de la quatrième dimension : un épanchement du rêve dans la réalité, et vice-versa; une conversion du regard. On a dit également que Pierre Dumayet écrivait des romans brefs pour qu'on puisse les lire au moins deux fois faute d'avoir compris tout de suite de quoi il retourne, et pour s'apercevoir finalement qu'il n'y avait rien à comprendre. C'est vrai, sauf la conclusion : si l'auteur ne fournit pas les clefs, c'est que les portes de la vie et des significations sont grandes ouvertes. Inutile de chercher à les enfoncer, ou de se munir d'un passe. Il suffit d'entrer. *La vie est un village* est le premier récit réaliste du XXI<sup>e</sup> siècle, le roman d'une réalité virtuelle collective où chaque lecteur peut déchiffrer, à loisir, avec la sensation d'une inquiétante et familière étrangeté, la longue phrase pleine de coïncidences de sa propre vie.